



ommaire

► Événement ◄

Le *Trio opus 63*, une création beethovénienne à Ecully 2

► Ludwig van Beethoven : l'homme ◄

Ludwig van Beethoven, sa vie, son œuvre (7^e partie) 4

► Dossier : Berlioz, Wagner, Gounod, Furtwängler et Nietzsche évoquent Beethoven ◄

L'influence de Beethoven sur Wagner 19

La compréhension de l'œuvre de Beethoven

par Berlioz, Wagner et Nietzsche..... 30

Charles Gounod et Ludwig van Beethoven 64

Wilhelm Furtwängler, un passionné de Beethoven..... 68

► Beethoven et la musique ◄

Beethoven et le Quatuor à cordes 73

► Spectacles et concerts ◄

Écully – Musical : une saison artistique 2006-2007 dédiée à Beethoven 82

La première exécution mondiale du *Trio Hess 47*..... 85

Bonn : le bicentenaire de la création de *Fidelio*, version 1806 88

La "Cité des papes" accueille *Fidelio* 92

Un bien bon cru de *Fidelio* 2007 sur scène à Bordeaux..... 95

La Messe en Ut Opus 86 par les Chœurs de Lyon Bernard Tétu..... 98

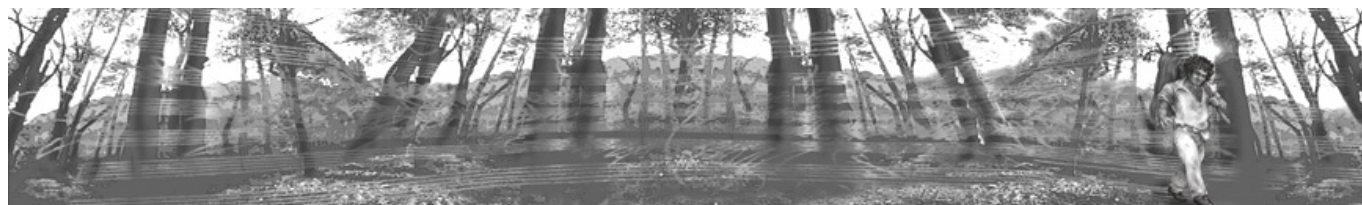
Lyon 2006-2007 : une saison aux couleurs beethoveniennes 100

Wagner à Marseille : un festival de voix beethoveniennes 104

► La vie de l'ABF - Association Beethoven France et Francophonie ◄

L'ABF à Lyon : un séjour studieux, musical et amical 106

La richesse du dossier du présent numéro ne nous permet pas de publier la suite de l'article de Bernard Fournier sur la Missa Solemnis. Mais nous reprendrons cette étude dès le prochain numéro.





► Spectacles et concerts ◀

Écully - Musical : une saison artistique 2006-2007 dédiée à Beethoven



i nous savons combien la collaboration entre l'ABF et Écully Musical a été couronnée de succès, puisqu'elle aura permis la création du Trio Opus 63, n'oublions pas que c'est toute une saison beethovenienne qui s'est déroulée du 2 octobre 2006 au 14 mai 2007 derniers dans cette charmante ville de l'ouest lyonnais.

Entre autres : une exposition, dix conférences et six concerts de chambre auront été articulés autour de la personnalité du Maître de Bonn....

Lucas Sibel a suivi fidèlement pour nous la majeure partie de ces évènements.

82 Très franchement, je dois avouer que si l'ABF ne m'avait pas chargé de ce compte-rendu, je n'aurais probablement jamais pris le chemin d'Écully en tant que critique. Je me serais alors trop longtemps privé de plaisirs rares. Au premier chef, celui de découvrir plus qu'une banale association culturelle : une véritable institution qui défend haut et clair la cause de l'art d'Euterpe. Réunie autour de sa Présidente Annick Rouillé et de sa fondatrice, Nina Afanassieff, c'est une équipe de onze bénévoles qui permet à cette structure d'exister. Animée de main de maître par Martine Desablin, sa dynamique Administratrice et par un Conseiller Artistique audacieux, Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin, Écully Musical offre au public des programmations d'une rare cohérence.

J'ai ainsi appris que depuis 2003 le principe de saisons thématiques est adopté, en fonction des célébrations et anniversaires. C'est une formule intelligente, loin des programmes "passe partout" et qui fait penser – en beaucoup plus modeste – à l'esprit des *Folles Journées nantaises*. Après Berlioz, Dvořák et Mozart, place à Beethoven, puisque nous sommes au cœur du bicentenaire de la "décennie héroïque". À chacune de mes venues, j'ai été reçu avec une courtoisie que l'on ne rencontre pas souvent dans les grandes "maisons" internationales.

Début octobre, j'ai assisté à la brillante inauguration de l'exposition de l'ABF¹ et, aussi, à la première conférence audiovisuelle d'un cycle de dix sur le thème "*Ludwig van Beethoven ou la grande mutation du Classicisme*". Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin, que j'entendais, avec curiosité, pour la première fois, n'a pas une réputation usurpée. Fondre ainsi, en un tout cohérent, le discours, le ton théâtral (mais toujours juste), l'image et les extraits musicaux pendant deux heures et avec un tel souffle n'a pas d'équivalent connu.

La première conférence est consacrée aux années de Bonn. Portraits, lettres, lieux, vues d'époque en peinture, frontispices d'œuvres, etc. Tout est là pour convier à un véritable voyage dans le temps qui fait oublier où nous sommes. Un véritable "spectacle", avec deux cents images (le cycle complet, soit vingt heures, en comprend mille sept cents !) qui m'aura fait regretter de ne pouvoir être présent par la suite. À noter que chaque conférence est placée de manière à évoquer les œuvres qui seront jouées dans le concert suivant. Du grand art !

Précisément, le 12 octobre, nous entendons l'ensemble *Le Salon de Musique* interpréter la *Sérénade pour flûte*,

¹ - Voir le compte-rendu d'Andrée Caire, *Beethoven* n°7 page121.

violon et alto *Opus 25* et les *Trois Quatuors avec piano*, si rarement exécutés. Fait remarquable : ces interprètes ont accepté – comme tous les autres – d'apprendre des œuvres ne figurant pas à leur répertoire, tant le projet les a séduits. L'intensité est exceptionnelle dès le 1^{er} mouvement du *Quatuor n°1*. Un parfait équilibre sonore est réalisé entre les instrumentistes, sans que quiconque abdique sa personnalité. Le piano est viril, le violon raffiné, l'alto chaleureux et le violoncelle rustique à souhait. Une évidence : ils ne jouent pas la carte du XVIII^e siècle, renonçant, en particulier, à faire toutes les reprises. Dès le 2^e mouvement, ils font comprendre tout ce que ces pages recèlent, par anticipation, du Ludwig des grandes réalisations futures. L'aspect "concerto en miniature" du *Quatuor n°2* s'impose à tous. De menus accrochages ne sauraient gâcher le plaisir, tant ils sont insignifiants comparés à la ferveur générale. Cette vertu compense une interprétation qui n'est pas irréprochable de propreté (1^{er} mouvement), car nous préférons toujours un jeu non exempt de bénignes scories, mais ressenti et volontaire, à une lecture sans défaut dépourvue d'âme. L'intériorité du mouvement central impressionne le public présent², lequel sera tout aussi emballé par le brillant *Quatuor n°3*. Entretemps, la précision infailible du flûtiste aura apporté une exquise fraîcheur à la *Sérénade*. Notons que, de dix ans postérieure, cette pièce nous a semblé, pour le coup, esthétiquement plus datée dans cette juxtaposition et assujettie au Siècle des Lumières, avec ses réminiscences fugitives de style galant.

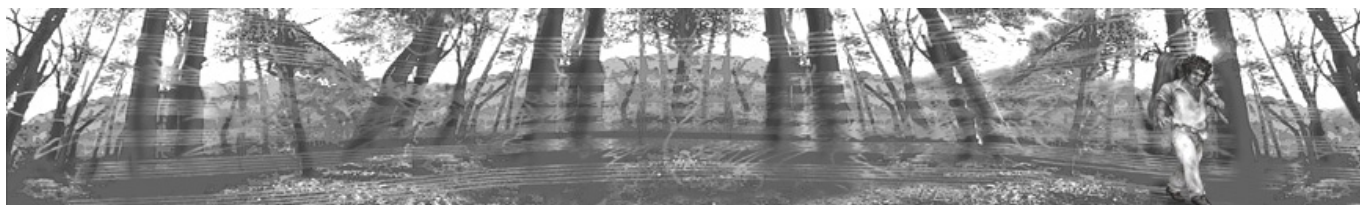
Le 30 novembre est proposé le "Concert - Prestige" de la saison, titre que justifie la présence d'une vedette comme Philippe Cassard. On ne présente plus sa brillante carrière de pianiste, ses prestations radiophoniques sur France-Musique, son action de directeur des Nuits Romantiques d'Aix-les-Bains qui contribuent à sa large renommée. Il n'a pas manqué à son habitude, faisant précéder l'audition de chaque pièce d'un avant-propos digne des plus grands musicologues, tout en demeurant accessible, usant d'un langage simple et direct. Il est aisément parvenu à convaincre l'auditoire que les *Variations Opus 34*

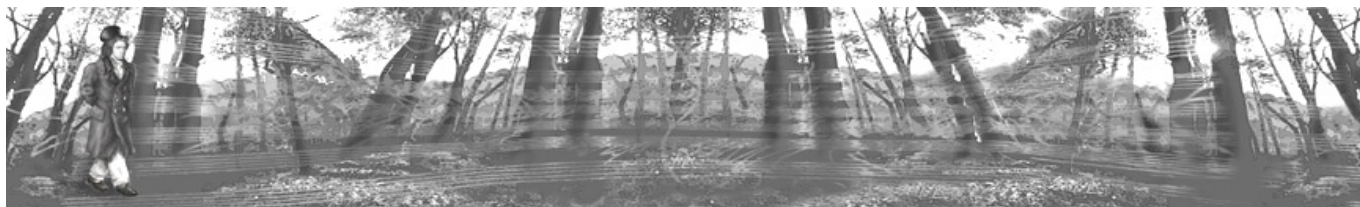
sont un chef-d'œuvre. Sa vision subtile et virtuose le confirme. Il époustoufle ensuite l'assistance avec une *Sonate "Waldstein"* où il dispense une énergie folle : 1^{er} mouvement électrique, dernier mouvement à la limite de la rupture, respectant l'indication *Prestissimo*, rarissime dans l'œuvre beethovénien, qu'il convient de signaler à ma voisine, trouvant cela « *trop rapide* ». Voilà un Ludwig musclé et solaire, sonore, olympien. Un spectateur compétent dit même sans ambages : « *C'est un véritable orchestre ce soir, pas un pianiste !* ». En seconde partie, la vaste *Sonate D.960* de Schubert « *Un Voyage d'hiver sans paroles* » selon Cassard. Le discours est tout différent, intériorisé et analytique. Pendant ¾ d'heure, la grâce nous habite... un ange passe. Après ce programme éreintant³, le généreux pianiste offre deux *bis* : un *Moment musical* et un *Impromptu* de Schubert superlatifs. Assurément, une soirée qui restera dans les annales. Seul bémol : la salle, qui n'est pas la même qu'à l'accoutumée. Cette moderne Chapelle de Valpré est un lieu sans attrait, à l'acoustique déplorable, que les organisateurs feraient bien d'abandonner pour l'avenir.

Le 11 janvier est placé sous le titre de "*Beethoven et le chant*". Paul-Henry Vila est admirablement soutenu par le piano délicat de Jamal Moqadem qui constitue un splendide écrin. D'une sensibilité extrême, cette basse chantante allège sa grande et large voix jusqu'au murmure, usant habilement du registre de tête, jouant sur les couleurs et sur le timbre, l'éclaircissant au maximum dans le cycle *À la Bien-Aimée Lointaine*, plus adapté à la tessiture de baryton. En écoutant toutes ces prouesses techniques, masquées par une myriade d'inflexions subtiles, on a peine à croire que ce bel artiste, habitué des scènes lyriques et des estrades de concert, donne ici son premier récital ! Une fois passé le 1^{er} lied, un peu hésitant (effet d'un trac perceptible et légitime), tout le cycle est foncièrement habité. Sensation confirmée dans *Adelaïde* ou *In questa tomba oscura*. J'ai apprécié particulièrement la composition originale du récital, qui permet de faire connaître toutes les facettes de l'art beethovénien dans ce secteur de la mélodie. Monsieur Vila retrouve sa couleur naturelle dans les *Quatre chants sérieux* de Brahms, avec un *O Tod*

2 - Il est ahurissant que dans une ville comptant 19 000 âmes, il ne se trouve pas au moins 166 mélomanes ou personnes cultivées pour remplir cette salle, surtout pour un concert d'une telle qualité, au programme si rare. Les écullois ont une chance qu'ils ne savent apprécier, c'est bien regrettable...

3 - Nous apprécions la générosité en durée délibérée de tous ces programmes. Une caractéristique souhaitée par le conseiller artistique et qui change agréablement des *timings* trop maigres.





particulièrement poignant. Mais le plus étonnant nous était réservé après l'entracte, avec une série de ballades épiques et fantastiques de Carl Loewe, toutes plus impressionnantes les unes que les autres, où le registre grave imposant du puissant chanteur est mis en valeur jusqu'au *ré*. Je retiens spécialement un *Herr Oluf* qui a cloué les auditeurs sur leur siège. Pour la majorité d'entre eux, c'est une opportune révélation, hors des sentiers battus.

Une autre magnifique soirée nous attendait le 8 février, avec le Quatuor Esteves. Le copieux programme affichait 3 partitions. Or, judicieusement, chacune appartient à une période créatrice différente de Beethoven. J'ai beaucoup aimé la prestation tendue à craquer du 6^e Quatuor de l'*Opus 18* (rares sont ceux qui abordent avec autant de sérieux cette prometteuse partition). Leur jeu est très physique (ils respirent même bruyamment) et démontre que l'implication est terrible. Pas de doute, ces jeunes gens (aucun n'a 30 ans !) jouent avec leurs tripes, ce qui ne gêne en rien l'expression et la profondeur des sentiments (sublime *Malinconia* !). Peut-être faudra-t-il un soupçon de maturité supplémentaire pour qu'ils dominent complètement les arcanes du bref mais si complexe Quatuor *Opus 135 "Muß es sein ?"*. A n'en pas douter ça viendra et, déjà, certaines sections sont appréhendées de façon stupéfiante. De menus défauts de justesse n'enlèvent rien à l'affaire : jouer avec autant de fougue est chose rare. Un impeccable Quatuor *Opus 59 n°2 Razumovski*, suprêmement dominé, le confirme. Le Quatuor Esteves possède déjà une complicité et cette étoffe qui permet de constituer les grandes formations chambristes. C'est ce qu'il faut leur souhaiter, ils le méritent amplement.

Je ne m'étendrai pas sur le Concert – événement du 29 mars, avec la création du fameux *Trio Opus 63*⁴. Je dirai simplement ceci : assister à la venue à la vie, en France, d'une œuvre oubliée est bouleversant. Pour ce moment unique, salle comble, public international. Une éclatante réussite.

La seule – toute relative – déception arrive le 3 mai, lorsque l'on annonce que Valery Rogacev, malade, a déclaré forfait pour la dernière soirée, la seconde dédiée au clavier. La défection de ce pianiste nous a

privé d'un programme ambitieux (avec : les sonates *Appassionata* et *Hammerklavier*) et recherché (*Polonaise* et *Variations Rule Britannia* !). Bientôt, son remplaçant devait nous faire oublier la déconvenue. Bruno Robilliard est un artiste intègre et d'un très grand professionnalisme. En moins d'une semaine, il a fort courageusement relevé le défi, acceptant de reprendre dans son répertoire quatre sonates de Ludwig. S'il est entré progressivement dans la *Sonate n°11 Opus 22* où le 1^{er} mouvement lui sert d'échauffement, dès le mouvement lent on sait que la partie est gagnée. Un grand moment musical nous attend. Raffinement du toucher, précision du doigté, émotion. Cette œuvre encore très classique est délivrée sans esbroufe, dans toute sa pureté. Le *minuetto* et le *rondo* final sont un régal, joués avec ce rare mélange d'humour, de gravité, d'animation (Ah ! ces trilles !) et d'énergie contrôlée qui convient. L'interprétation de l'avant-gardiste *Pathétique* est souveraine. Bruno Robilliard y est parfait. Sans jamais grossir le trait, il ne fait pas dire à ces pages ce qu'elles ne disent pas. L'élan – annonciateur de l'*Eroica* – est bien là, mais avec une conscience classique très marquée dans la clarté de l'expression. L'*Adagio cantabile* ne sombre pas dans la guimauve, grâce au *tempo* soutenu tout autant qu'au phrasé lumineux. Ici comme dans le *Rondo* final l'artiste parvient à tirer du modeste Yamaha attaché à la salle des couleurs insoupçonnées. Après l'entracte, dans *La Tempête*, la discipline et l'énergie dosée de l'interprète permettent de négocier tous les pièges techniques, comme tous ces croisements de mains si périlleux. Il termine par une *Clair de Lune* subtilement équilibrée et d'une poésie ineffable, jusque dans le *Presto agitato* virtuosissime. En *bis*, nous dégustons de belles surprises : une pièce de la Marquise de Montgeroult précède une incroyable improvisation sur des thèmes de Beethoven. Des réminiscences de la *Pastorale*, des 5^e et 9^e *Symphonies* passent dans un étourdissant ballet : mémorable instant ! Un bouquet final pour une saison passionnante.

L'année prochaine, (centenaires obligeant) place à Grieg et Rimski-Korsakov, deux héritiers de Ludwig. L'aventure continue et les personnes de vraie culture reviendront !

Lucas SIBEL

4 - Voir dans ce numéro, pages 2 et 3, l'article de Laurent Marty.